



REVUE DE PRESSE



L'ATELIER MAURICE ARNOULT



Apparition en 2016



<https://www.kisskissbankbank.com/fr/projects/l-instant-parisien-la-revue-papier>
<http://indie-guides.com/magazine/fr/instant-parisien-quotidien-doux-reveurs-paris/>

TRAFFIC DE COCAÏNE

Deux dealers arrêtés après une overdose

DEUX HOMMES, âgés de 22 et 25 ans, ont été mis en examen, pour trafic de drogue et homicide involontaire, hier, à Versailles (Yvelines), avant d'être écroués. La justice leur reproche d'avoir indirectement causé la mort par overdose d'un homme d'une quarantaine d'années, le 11 août, dans un appartement de Mantes-la-Jolie et de se livrer depuis des mois à un important trafic de cocaïne, à Paris. Le réseau des deux individus comprenait 150 clients susceptibles d'être livrés à toute heure de la nuit.

Ce soir-là, à Mantes-la-Jolie, les pompiers et les forces de l'ordre interviennent à l'appel du petit ami de la victime. Sur les lieux, ils découvrent de la poudre qui s'est révélée être de la cocaïne et un flacon qui contenait du GBL, la drogue du violeur. Le compagnon du quadragénaire explique que ce dernier organisait souvent des soirées avec d'autres hommes durant lesquels ils se droguaient. D'ailleurs son ami a reçu un homme, la veille. Durant leurs ébats, lui serait resté dans une autre pièce. L'ami est parti le lendemain dimanche soir, sans que la victime ne montre

de signe de faiblesse. Il serait resté lundi toute la journée dans sa chambre. Et ce n'est que vers 18 h 30 que son compagnon aurait découvert son corps sans vie, en s'inquiétant de savoir s'il désirait manger.

Un scooter servait à livrer la drogue

Les policiers de la sûreté départementale, chargés de l'enquête, ont retrouvé ce partenaire occasionnel. Celui-ci a été mis en examen par le juge d'instruction bien qu'il ait clamé son innocence. Les enquêteurs ont éprouvé les faits et gestes du mort avant de mettre la main en début de semaine, sur deux habitants de Sainte-Geneviève des Bois (Essonne) qui alimentent les soirées du show-biz parisien. Le plus jeune assurait les livraisons à domicile sur son scooter et l'autre prenait les commandes par téléphone. Les investigations ont permis de dénicher 150 clients dans la capitale qui étaient livrés de 20 heures à 5 heures. Les deux hommes sont passés aux aveux, le livreur soulignant qu'il avait désormais cessé ces activités. L'enquête se poursuit.

JULIEN CONSTANT

XIX°

Pistolet, cagoule et gants pour les braqueurs présumés

« ILS ÉTAIENT prêts à taper. On les a cravatés ». Les policiers de la Bac (brigade anticriminalité) du XIX° viennent de faire à un « beau » flagrant délit. Hier, matin, à 11 heures, ils ont arrêté trois braqueurs présumés. Les faits ont eu lieu dans l'avenue commerçante Jean-Jaurès, à proximité du métro Stalingrad, quartier classé ZSP (zone de sécurité prioritaire).

« La brigade assurait ses patrouilles, dans le cadre du plan anti-hold-up mis en place par la préfecture de police pour les fêtes, détaille Jacques Rigon, commissaire de police du XIX° arrondissement. Ils ont repéré trois jeunes ». Bonne pioche... Ces derniers, à la rue des policiers en civil, tentent de s'éloigner. En vain. Les policiers les rattrapent et les interpellent. Et dé-

couvrent dans leur sac le petit kit du parfait braqueur : un pistolet Beretta, une cagoule, des gants, les clés d'une voiture pour prendre la fuite. « Ils s'approprièrent à s'attaquer à un commerçant, analyse Jacques Rigon. Le porteur de la cagoule de velour braquait le commerçant tandis que les deux autres auraient fait le guet ».

Le trio a été placé en garde à vue au commissariat du XIX° pour association de malfaiteurs et port d'armes. Les trois braqueurs présumés, âgés de 18 ans, résidents dans le XIX°, connus des services de police pour d'autres affaires d'agression, d'extorsion et de trafic de drogue, ont été transférés ensuite à la 2^e DPJ (division de police judiciaire), chargée de l'enquête.

CÉLINE CAREZ

IX°

Une plaque en hommage à l'inventeur du saxophone

« Une plaque en l'honneur d'Adolphe Sax, l'inventeur du saxophone, a été dévoilée hier, par la maire UMP du IX°, Delphine Bürki, pour commémorer sa manufacture d'instruments de musique située au 50, rue Saint-Georges. La cérémonie s'est déroulée en présence d'Alexandre Weiser, les amis du musée des instruments de musique (Bruxelles) et l'association des amis du musée de la musique (Paris). Adolphe Sax est décédé le 7 février 1894 à son domicile du 16, rue Frochot (Paris IX°). Sa manufacture employa jusqu'à 200 personnes et produisit 45 000 instruments de musique.



XVIII°

La Goutte d'Or, nouvelle terre d'artisans

C'EST UN PETIT village populaire, niché au creux du boulevard Barbès (XVIII°), où s'exprime une histoire multiculturelle depuis bien longtemps.

Elle accueille désormais également une ruche fourmillante de stylistes, designers, façonniers, créateurs de bijoux, d'arts de la table, de vêtements de cérémonies, regroupés au sein de l'association Les Gouttes d'Or qui participe depuis jeudi et durant tout ce week-end à l'opération « Lux ». Un parcours-découverte à travers les rues et ruelles tortueuses du quar-

tier, avec la lumière comme fil conducteur. Dix-neuf membres de l'association, qui ont affiché le logo de la manifestation sur leur devanture, invitent les curieux, à la découverte de leurs savoir-faire et d'un quartier souvent méconnu.

L'idée d'attribuer des locaux aux créateurs, avait germé en 1998 à la mairie du XVIII°, où l'on avait remarqué l'émergence de stylistes prometteurs. Au fil des années, le projet, de « rue de la mode » a pris forme, pour s'étendre au-delà de la rue des Gardes. Et petit à petit, les créateurs se sont multipliés. Au programme, aujourd'hui et

demain, entre deux visites d'ateliers, de boutiques, une exposition, baptisée « Portraits d'enfance, 1898-1910 », d'après les négatifs sur verre de Jules Antoine. À découvrir chez Cadre Exquis, encadreleur installé 31, rue Doudeauville, où l'artisan fait partager sa passion pour les photographies prises par son arrière-grand-père.

CÉCILE BEAULIEU
Lux à la Goutte d'Or, aujourd'hui et demain, de 12 heures à 19 heures. Point d'accueil du parcours : 16, rue Myrha (XVIII°). Métro Château-Rouge, ou Barbès.



Rue des Gardes, hier. Chaque paire de chaussures sur-mesure, à partir de 800 €, demande un mois et demi de travail. À droite Jacques Aslanian, 77 ans, qui transmet son savoir-faire.

« Le métier de bottier est presque éteint »

Jacques Aslanian, bottier

Dernière des portes de l'atelier-boutique Maurice Arnoult, au 5 bis, rue des Gardes, se cache une aventure unique en France : le métier de bottier enseigné aux femmes. Celui qui a donné son nom à cet endroit hors du commun n'est plus, — l'artisan est décédé en 2010, à l'âge de 112 ans. Mais l'un de ses anciens complices, Jacques Aslanian, 77 ans, transmet à son tour son savoir-faire à ses élèves, dans l'atelier où il est arrivé voici presque quatre ans, même s'il a depuis bien longtemps officiellement pris sa retraite. Un métier désormais

presque éteint. « Dans les années 1950, il y avait une centaine de bottiers dans chaque arrondissement parisiens, sourit-il. Et lorsque je me suis mis à mon compte, en 1964, dans le quartier Boucicaut où j'ai ouvert un atelier de chaussures sur-mesure pour hommes, nous étions cinq dans le même secteur. Il n'en reste qu'un... Aujourd'hui, poursuit-il, il n'y a plus guère que les grandes maisons de luxe qui confisquent des soulers sur-mesure, avec le savoir-faire d'autrefois ». A l'atelier Maurice Arnoult, on s'affaire autour des

formes en bois, des cuirs, des outils d'époque, souvent chinés dans les brocantes et les vide-greniers « parce qu'on n'en trouve plus dans le commerce ». Chaque paire de chaussures (à partir de 800 €) demande un mois et demi de travail, « mais elles sont éternelles, assure une apprentie. On peut les ressembler à l'infini. Et puis elles sont extrêmement légères, totalement adaptées, au millimètre près, à la forme des pieds pour lesquelles elles ont été créées. »

C.B.

Ici, une trentaine de stylistes ont été formés

C'EST L'ATOUT majeur des formations uniques et pointues : les employeurs s'arrachent ceux qui en ont bénéficié. Lorsque Véronique Dupérier a créé son Ecole de la Maille de Paris, installée au 9, rue des Gardes, elle souhaitait initier à l'art du tricot et de la maille, en général, les étudiants en stylisme. « Cet enseignement n'existe pas dans les écoles et les créateurs sont demandeurs. Notamment Sonia Rykiel, Vuitton, Carven, Rodier », détaille la directrice qui, en un peu plus de trois ans, a formé une trentaine de stylistes dans cette école unique en France, portée par une association composée de onze membres venant d'univers radicalement différents. Un lieu où l'on manie de fil et la machine à tricoter, mais pas seulement : « Les visites au musée, le théâtre, sont également des sources d'inspiration vers lesquelles j'emmenne les élèves. Et puis, ils travaillent à des collections, des défilés... sans avoir besoin d'un budget important puisqu'on nous offre les fils. Maltriser un savoir-faire spécifique et rare, c'est un atout incroyable, souligne Véronique Dupérier. Combien de diplômés d'écoles de stylisme et de mode se retrouvent vendeurs chez les créateurs... »



Rue des Gardes, hier. Cette école, unique en France, initie à l'art du tricot et de la maille, les étudiants en stylisme.

C.B.



Boudoux et ses élèves.

Les bottiers ne partent jamais à la retraite...

À 82 ans, rue des Gardes, Michel Boudoux enseigne toujours son art, la confection artisanale sur mesure de chaussures femme.

des décennies à des apprentis de toutes nationalités, d'horizons professionnels divers, de toutes générations.

À la mort de Maurice, l'atelier de Belleville ferma et il fallut chercher un autre lieu d'implantation. Grâce à la ténacité de quelques jeunes apprenties décidées à perpétuer la mémoire des anciens bottiers, l'atelier fut transféré au 8 rue des Gardes en septembre 2010. Michel Boudoux a pris la relève de cet enseignement.

Cet ancien maître bottier, confrère de Maurice Arnoult, élégant jeune homme de 82 ans, le sourire perpétuellement aux lèvres, manie avec dextérité le cuir et est intarissable sur son art, passant de la conception de la chaussure aux défilés de mode chez Balmain, Givenchy, Paco Rabane et son amie Coco Chanel... on ne peut qu'écouter.

Savoir-faire sur mesure

Soixante ans de bons et loyaux services dans la fabrication et l'essayage laissent des traces indélébiles, son artisanat de luxe est devenu sa seconde famille.

Il garde encore amoureuxment quelques exemplaires de chaussures de femmes signés "Michel, fait main, 12 avenue Montaigne". Car c'est avenue Montaigne qu'il eut son dernier atelier, qui employait quatorze ouvriers très spécialisés.

«Je suis devenu bottier par un

curieux hasard. En 1943, je préparais un CAP dans une école professionnelle de Courbevoie. Elle a été bombardée. Du coup, j'entrai à Paris à l'École des métiers de la chaussure. À 22 ans, j'intégrai l'industrie du luxe et me voilà chaussant couturiers, mannequins, stars et grands de notre monde... J'ai tellement aimé mon métier, la chaussure faite dans les règles de l'art, que j'essaie de le transmettre encore, et en particulier ici dans cet atelier très convivial, plein de chaleur et de motivation transmises par les élèves apprenties de l'association», dit Michel.

La formation dispensée rue des Gardes vise l'acquisition des fondamentaux en matière de fabrication de la chaussure femme sur mesure. Les élèves ont ainsi le privilège de recueillir les secrets des gestes indispensables, tout en préservant une certaine autonomie dans leur travail. Isabel, Aurélie et leurs copines acquièrent un perfectionnement qui pourrait conduire à un professionnalisme, pour assurer la relève. Ce métier exigeant fait partie de la création artistique.

L'atelier fonctionne tous les vendredis de 14 h 30 à 17 h 30. Une douzaine d'élèves viennent affûter le tranchet, couper, parer (amincir à zéro une peausserie), rafraîchir les cuirs sur des formes aussi diverses que possible, sous l'œil averti de Michel.

Pérenniser l'atelier

Mais il va falloir garantir les conditions matérielles d'existence de l'AMA afin que le travail qui s'y mène soit reconnu et devienne une référence en matière de transmission et de création. Aussi faudra-t-il attirer de nouveaux bottiers qui continuent le bénévolat, aussi faudra-t-il trouver le matériel nécessaire (entre autres, une piqueuse-canon qui fait défaut aujourd'hui), aussi faudra-t-il trouver une

forme de mécénat pour garantir la pérennité de l'atelier, trouver une forme de commercialisation de commandes pour des particuliers... Pour le cuir, un tanneur du sud-ouest de la France approvisionne déjà l'atelier.

Un hommage a été rendu à «Maurice, le bottier de Belleville» lors d'une exposition qui s'est tenue du 8 au 18 juin à la mairie du 19^e.

Michel Cyprien

AMA 8, rue des Gardes.
Renseignements : Isabel André,
06 77 80 42 58.

Jamel Oubechou élu président de l'Institut des cultures d'Islam



Jamel Oubechou a été élu président de l'Institut des cultures d'Islam (ICI) pour remplacer Hakim El Karoui, démissionnaire (voir notre numéro d'avril).

Ancien élève de l'École nationale supérieure (ENS) de Fontenay et de l'Institut d'études politiques (Sciences Po) de Paris, Jamel Oubechou a été conseiller d'Hubert Védrine quand il était ministre des Affaires étrangères, puis conseiller culturel auprès des ambassades de France en Syrie (2002-2006) et en Éthiopie (2006-2008).

Un repas de quartier offert par Cuisinier du Monde

N°34 - MARS / AVRIL / MAI 2013

POINTURE

Dis-moi comment tu es chaussé, je te dirai qui tu es - (Baden Powell)

GUIDE DE LA CHAUSSURE PRINTEMPS - ÉTÉ 2013

PLUS DE
400
NOUVEAUTÉS

CLASSIQUE
SPORT
CASUAL

Découverte
Alexandre Portejoie
De l'orthopédie à la botterie

Hommage
Le bottier de
Belleville

Vignes
L'exception à la carte

TENDANCE - DERBY - CLASSIQUE - RICHELIEU - SPORT - CASUAL - MULES





Hommage
LE BOTTIER DE
BELLEVILLE

La vie de Maurice Arnoult est une histoire hors du commun. Elle a d'ailleurs mérité un livre, paru aux éditions L'Harmattan. Lorsqu'il disparut le 31 mars 2010, il avait 102 ans et exerçait toujours son activité d'artisan bottier dans le quartier de Belleville où il s'était installé en 1936. Il y avait déjà bien des années qu'il ne vendait plus ses chaussures, mais il se faisait un devoir de continuer à transmettre son art aux jeunes générations. Je l'avais rencontré dans son petit atelier sur cour tout droit sorti d'un roman de Zola. Séquence souvenir.

Yves Denis



Il m'avait reçu dans son atelier de la rue de Belleville, où il s'était installé soixante ans plus tôt. Pour le rejoindre, il fallait franchir une porte anonyme donnant sur la rue, gravir les marches de bois d'un petit escalier et traverser une petite cour. On se serait cru en province. Les deux fenêtres de l'atelier donnaient sur cette courette sombre, et l'on s'annonçait en frappant aux carreaux. Comme autrefois. Deux petites pièces, moins de trente mètres carrés. C'est là qu'il avait passé la plus grande partie de sa vie, exercé son art et reçu d'illustres clients. Monsieur Maurice n'avait pas le goût du luxe. Il laissait les honneurs et les artifices à d'autres, nous y reviendrons.

Maurice Arnoult est né le 23 juin 1908 en Seine et Marne, dans la région de Nemours. Le hameau de Bagneaux-sur-Loing où il voit le jour est alors constitué de fermes, qui abritent une centaine de familles. Son grand-père élève des chèvres, mais ses parents manifesteront le désir de monter à la ville, et ouvriront un magasin de chaussures à Nemours. Ils ne le tiendront pas



longtemps. Lorsque la tuberculose, que l'on ne sait pas soigner à l'époque, emporte sa mère, nous sommes en pleine guerre, Maurice a huit ans et a lui-même contracté la maladie. Le médecin de famille l'annonce perdu, mais les soins de sa grand-mère le ramènent à la vie. Il conservera toute sa vie une santé fragile, qui lui interdit la fréquentation de l'école. Il garde les chèvres. A la fin de la guerre, trop jeune pour entrer en apprentissage, le gamin ne sait ni lire ni écrire. Un ami de la famille a bien connu un bottier parisien au front, et l'homme lui a longuement vanté les mérites de son métier ; Maurice pourrait être cordonnier. C'est pas mal, cordonnier, cela ne nécessite pas d'être un fin lettré... On écrit donc au bottier pour lui demander de prendre Maurice comme apprenti, et l'accord revient en retour : le destin de Maurice Arnoult est en route.

A 14 ans, le garçon prend le train pour la première fois de sa vie, et monte à Paris. Paris, c'est le bout du monde, l'Eldorado, l'endroit d'où l'on revient, si l'on a réussi, au volant d'une automobile. Commencant son apprentissage dans la maison Brinkler, le jeune garçon poursuit ses classes chez Bonnenfant, puis Besson et Ricci, apprenant le métier sur le tas. Il se marie cinq ans plus tard. Car Maurice est un jeune homme sérieux. A tous niveaux. Les femmes, par exemple. Arnoult se fait déjà du sujet l'idée qu'il entretient encore le jour où je le rencontre, plus de 70 ans plus tard : l'amour, c'est pour la vie. La culture, ensuite : travaillant dix heures par jour avant de regagner ses pénates, il s'impose après ses journées à l'atelier des cours de français, auxquels en succéderont d'autres, de philosophie puis de comptabilité. Et puis il y a le métier : c'est à cet âge qu'il commence à penser à s'installer à son compte. Il saute le pas en 1931 et ouvre son premier atelier au 72 rue de Belleville, dans l'immeuble sur les marches duquel est née une certaine Edith Piaf en 1915. Il est au cœur du quartier de la chaussure : il y a des travailleurs en chambre dans quasiment chaque maison !

Bientôt naît sa fille, Renée, mais ce bonheur est de courte durée, car on s'aperçoit alors qu'Andrée, la maman, est elle aussi atteinte par la tuberculose. Et comme si cela ne suffisait pas, survient le krach boursier de 1929 et son cortège de difficultés. Ayant dû fermer boutique, Maurice Arnoult est engagé chez Bonvin, où il apprend les secrets de la fabrication industrielle. Ses compétences lui permettent de gravir rapidement les échelons, et il se retrouve bientôt à diriger les sept chaînes de fabrication. Mais il est dit que rien ne sera jamais simple dans la vie du futur bottier de Belleville. En 1936, c'est le Front Populaire. Maurice Thorez vient haranguer les ouvriers dans l'usine Bonvin occupée. Galvanisant son auditoire, il s'en prend aux cadres de l'entreprise, qu'il rend responsables de la gestion de l'usine, et désigne le chef Arnoult, bien visible dans sa blouse blanche, comme « valet du patronat » (sic). L'intéressé est immédiatement houspillé et insulté par la foule hystérique, et dès le lendemain, une potence est fabriquée dans l'usine pour le pendre ! On n'ira pas jusqu'à cette extrémité, mais les syndicats demandent à la direction la tête d'Arnoult, et l'obtiennent : Maurice est remercié, avec pour dédommagement une belle indemnité, qui lui permet de s'établir une seconde fois à son compte. Il fixe de nouveau son choix sur Belleville, où il sait pouvoir

En 1936 il s'installe au 83 rue de Belleville pour ne plus jamais en bouger

trouver à la fois tous ses fournisseurs, et des compagnons disponibles en cas de besoin de main d'œuvre, et s'installe au 83 rue de Belleville, pour ne plus jamais en bouger. Autrefois auberge et taverne, le bâtiment est l'une des plus anciennes constructions de la rue. En arrivant, Arnoult y trouve un piqueur, ce qui lui permet de faire l'économie d'une machine à coudre. Deux petites pièces, deux fenêtres, un sol en terre battue, pas d'eau, pas de gaz, pas de chauffage : c'est Zola. S'attelant à la tâche, il crée rapidement une vingtaine de modèles, embauche sa première commerciale, Alice, qui deviendra plus tard sa seconde femme, et les premières commandes arrivent immédiatement, atteignant vite un volume tel qu'à l'automne, il lui faut embaucher trois monteuses à plein temps.

Mais la guerre est de nouveau là. Fait prisonnier, Arnoult connaît l'enfer des camps, qu'il parvient à rendre moins insupportables en se faisant intégrer au personnel d'infirmerie. C'est au Stalag 12 de Limbourg qu'une lettre de la petite Renée lui apprend le décès de sa femme, emportée par la maladie. C'en est trop. Il se fabrique les autorisations nécessaires pour l'obtention d'un Ausweis et regagne Paris. En son absence, Alice a fait tourner l'atelier et s'est occupée de la fillette et de sa mère. Maurice retrouve Belleville, reprend le travail, et s'installe bientôt avec elle. Arrive la libération, puis l'après-guerre, et la vie reprend son cours, rythmée par les départs à la retraite des compagnons de l'atelier. En 1975 la maison Michel, avenue Montaigne, spécialisée dans la fabrication des chaussures de défilés des grands couturiers, et dans celle des mêmes modèles destinés aux clientes, l'approche pour lui proposer de réaliser ceux-ci. La collaboration de Maurice Arnoult et de l'atelier Michel va durer quinze ans, au cours desquels le bottier de Belleville fabriquera les chaussures des femmes les plus célèbres, de l'Elysée à la Maison Blanche en passant par le show-business international. A partir de 1990, Maurice Arnoult partagera son temps entre la fabrication de ses chaussures et la formation de jeunes stagiaires, auxquelles il apprendra les ficelles d'un métier qu'il pratiquait alors depuis 80 ans, toujours dans son petit atelier de la rue de Belleville. C'est là qu'il me recevra, en 2000, entouré de l'indescriptible fouillis de chaussures, peausseries, formes à monter, courriers et autres photos, qui formait son univers. Malgré la silhouette voûtée et les cheveux blancs comme neige, Maurice Arnoult restait l'homme bienveillant qu'il avait toujours été et révélait encore un esprit vif et un humour étonnant.



Vous êtes aujourd'hui le bottier le plus expérimenté de France, et pourtant vous n'avez jamais travaillé ailleurs que dans votre petit atelier. N'avez-vous jamais été tenté de travailler pour une grande maison ?
Maurice ARNOULT : « Non... Je suis peut-être un peu trop ours ! Quoi que le terme adéquat soit plutôt méfiant, envers tous les gens qui disent vouloir faire votre bonheur. Je ne vois pas pourquoi quelqu'un voudrait faire mon bonheur. On peut y voir une question de caractère ou un goût immodéré pour l'indépendance. Le contact des autres, lorsque j'étais encore enfant, m'a éloigné d'eux. Le monde m'était hostile. Il faut dire que je sortais les chèvres et dormais près du bouc. Or le bouc sent très mauvais, et mon odeur repoussait les gens : les autres enfants me couraient après pour me jeter des pierres, ça rend méfiant ! Tout s'est arrangé avec le temps, mais il m'en est resté quelque chose.

Vous avez aujourd'hui plus de 90 ans, et vous officiez toujours dans votre atelier, où vous formez aujourd'hui des jeunes femmes aux métiers de la botterie. Comment en êtes-vous arrivé à ce rôle d'enseignant, et pourquoi uniquement des femmes ?

Transmettre mon savoir m'intéresse, et cela fait fonctionner mon esprit. Pour ce qui est du fait que mes apprenties sont toutes des femmes, j'ai eu des apprentis hommes, mais cela a toujours fait des histoires. Ils empiétaient toujours sur ma liberté, privée ou professionnelle, et cela ne me plaisait pas. Avec les filles, il n'y a jamais eu d'histoire.

Comment viennent-elles à vous ?

La toute première avait fait des études de styliste, donc dans le monde de la confection, et travaillait à l'Opéra de Strasbourg, à ravauder les vêtements de scène. Elle a pensé aux chaussures, dont s'occupait un vieux cordonnier. Interrogé à ce sujet, le cordonnier lui a recommandé d'aller voir les petits ateliers parisiens. Elle est venue à Paris et a contacté plusieurs bottiers qui l'ont refusée, avant de tomber chez Michel Delaunay, qui est l'un de mes amis et me l'a envoyée. Je me suis dit pourquoi pas ? L'important est d'être motivé, et elle l'était. Ensuite de quoi elle a parlé de moi à une de ses amies qui était avec elle à l'Opéra, et cette amie est venue aussi...

Et vous leur apprenez tous les métiers de la botterie, de la forme au patronage ?

De A à Z, en commençant par la théorie : l'anatomie du pied, et jusqu'à mettre la chaussure au pied du client. L'objectif est d'en faire des gens indépendants.

En combien de temps les formez-vous ?

Il faut quatre ans.

Et trouvent-elles des places en sortant de chez vous ?

Ah oui ! La dernière est entrée chez Berluti, une autre est restée trois ans à dessiner des patronages pour une grande fabrique que je ne nommerai pas, avant de s'arrêter pour faire des enfants. Et puis il y a les indépendantes, qui portent leurs propres modèles, et les réalisent à la demande au hasard de leurs rencontres, arrondissant les mois de leurs foyers. Je leur explique que l'important est qu'elles ne partent pas dans l'inconnu. Parce que, si l'on veut observer l'Histoire, toutes les sociétés, jusqu'aux plus communistes, ont toujours eu leurs bourgeois. Ce qui garantit d'une certaine manière la pérennité de notre profession.

Et vous-même, fabriquez-vous encore ?

Oh, une paire par ci, une paire par là, pour entretenir le geste. C'est important aussi pour montrer à mes stagiaires.

Avez-vous une petite idée du nombre de paires que vous avez fabriquées au cours de votre carrière ?

Pas la moindre, mais j'ai 2000 clientes rien que sur mes carnets... et toutes m'ont fait faire plusieurs paires, certaines sont restées fidèles pendant 20 ans...

Vous avez fait toute votre carrière à Belleville. N'avez-vous jamais été tenté de partir ?

Jamais. J'ai bien gagné ma vie ici. S'il avait été nécessaire d'aller ailleurs, je l'aurais fait, mais ce n'était pas le cas.

Vous vivez ici, aussi...

Rue Ménilmontant, toujours sur l'artère de la rue des Pyrénées, avec vue sur Paris. Vous savez, pour les gens du début du siècle dernier, Belleville n'était pas Paris. On était Bellevillois et on allait à Paris. C'est un village, ici : je ne suis pas Parisien, moi...

Et quand vous n'êtes pas à l'atelier ?

Je fais des petites coupures pour aller prendre un café, mais jamais seul, sauf en hiver pour prendre une boisson chaude. Ici, c'est mon antre. Il fut un temps où j'ai construit ma maison, avec les conseils d'un cimentier et d'un maçon de mes relations. Cela m'a pris 25 ans, et la petite cabane en bois est devenue la maison où ma fille a grandi,

où elle a élevé ses propres enfants et où elle vit encore aujourd'hui.

Vous avez écrit vos mémoires, ce qui n'est pas une démarche très courante dans votre métier, ni dans votre quartier. Pourquoi ce livre ?

Ce n'est pas parce que je voulais laisser une trace de moi ! Mais comme j'étais parti de rien, malade, provincial, illettré, et que malgré tout je me suis fait une vie normale, mon idée était de dire à ceux qui pourront me lire de ne jamais capituler, ne jamais désespérer, où qu'ils en soient à un moment donné : continuer malgré tout, se battre jusqu'au bout. Un exemple, en quelque sorte. Je me suis inspiré un peu de Nietzsche, qui disait que votre vie ne sera pas négative si en prêchant l'exemple, vous avez fait des émules. Ce n'était donc pas par orgueil, mais pour dire « ne vous laissez pas aller », donner un encouragement. Et puis, comme c'est échelonné sur 80 ans, c'est aussi un livre qui parle un peu d'histoire.

Et l'on s'aperçoit là que vous avez une sacrée mémoire ! Vous gardez des souvenirs très précis d'événements qui se sont produits avant la guerre ! C'est inné : je n'y suis pour rien !

Enfin, vous venez de connaître la consécration de la télévision. Comment cela s'est-il fait ?

Progressivement. Il y avait un monsieur qui faisait visiter les quartiers pittoresques de Belleville, et je parlais à ses visiteurs. Un de ses amis, à qui il raconte l'histoire, lui dit qu'il devrait m'amener à L'oreille en coin. C'est comme cela que ça a commencé : j'y ai répondu aux questions que l'on me posait, de là il y a eu *France Culture*, et pour finir cette émission télévisée. »

Il exposait tout cela simplement, Monsieur Maurice. Emmitoufflé dans un gros pull de laine, le cheveu blanc mais l'œil vif, volontiers complice, le sourire en coin. Un sage. Un juste, aussi. Parce que, s'il accepte de parler de sa jeunesse difficile et de son parcours romanesque, Monsieur Maurice est pudique. Ainsi n'a-t-il pas précisé, dans *Moi, Maurice, bottier à Belleville*, que Jerusalem l'a élevé au rang de Juste des Nations après avoir découvert, quarante ans après les faits, qu'il avait abrité chez lui deux familles juives pendant toute la guerre. Une distinction décernée le 31 mai 1994 à la demande du Comité Français pour Yad Vashem de Jérusalem, que l'ambassadeur d'Israël a tenu à venir lui remettre dans son atelier, et qui précéda celle de Chevalier de la Légion d'Honneur attribuée en avril 2007. Mais qui ne correspondait, pour l'intéressé, qu'à sa conception *d'être un homme*. Il avait tort, cette fois. Maurice Arnoult était mieux qu'un homme : c'était un Monsieur.

DEVOIR DE MÉMOIRE

Cinq années avant la disparition du bottier, un collègue de ses anciennes apprenties décidait de constituer une association destinée à perpétuer l'œuvre de leur mentor. A l'époque âgé de 97 ans, ce dernier consacrait encore chaque jour plusieurs heures à enseigner son art.

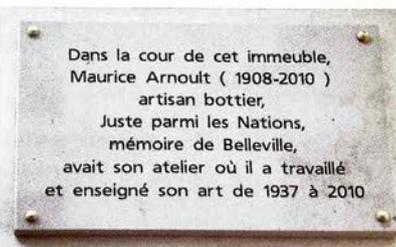
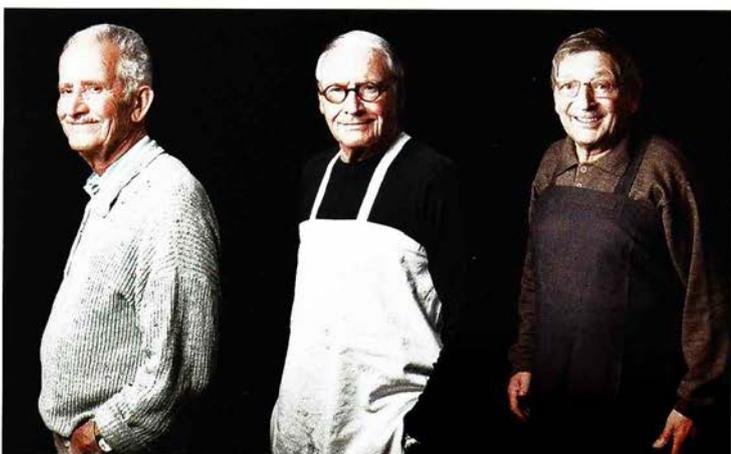
Dès la création de l'AMA (pour Atelier Maurice Arnoult) en 2005, les anciennes élèves du Maître, de toutes nationalités et venant d'horizons professionnels divers, se donnaient pour objectif d'honorer et garder vivante la mémoire de celui-ci. Elles y consacrent bénévolement leur temps comme le bottier de Belleville leur a offert le sien, en transmettant deux à trois fois par semaine leur savoir-faire et les techniques bottières à des élèves passionnés par le métier, et ont fait de l'AMA le seul espace de formation de France ouvert aux adultes et spécialisé en botterie. L'association organise

également des expositions afin de faire découvrir son art au grand public, est présente au salon professionnel Mess Around et participe depuis 2011 aux Journées Européennes des Métiers d'Art. Des efforts qui permettent à tout le monde de découvrir les secrets de cet artisanat vieux de plusieurs siècles, aujourd'hui menacé de disparition. En espérant susciter quelques vocations pour l'empêcher d'appartenir bientôt au passé.

Ces manifestations présentent également l'intérêt d'attirer l'attention des professionnels sur l'Association, ainsi plusieurs artisans en poste dans de grandes maisons de botterie ont-ils décidé de rejoindre l'équipe de l'AMA et d'animer à leur tour de nouveaux cours de formation.

Ils y rejoindront trois de leurs pairs, bottiers à la retraite qui ont déjà choisi d'offrir leur temps à l'Atelier : Michel Boudoux, Jacques Aslanian et Léon Mesrobian, membre fondateur de l'Association. Ancien de chez Mancini, le premier a travaillé avec Maurice Arnoult dès les années 70 et collabore aujourd'hui chez Walter Steiger ; ex-Louis quinzier, le second a fait carrière dans la botterie homme avant de mettre aujourd'hui au point les collections de Pascal Carno ; tandis que le troisième a longtemps été piqueur pour Maurice Arnoult et continue aujourd'hui encore de piquer des tiges à domicile. Avec les anciennes élèves, tous trois transmettent leur savoir pour le plaisir de l'art : un engagement qui peut surprendre aujourd'hui, mais impose le respect. ▣

Nous tenons à remercier Mme Frédérique Poissonnier, de l'association AMA, pour sa collaboration à cet hommage.

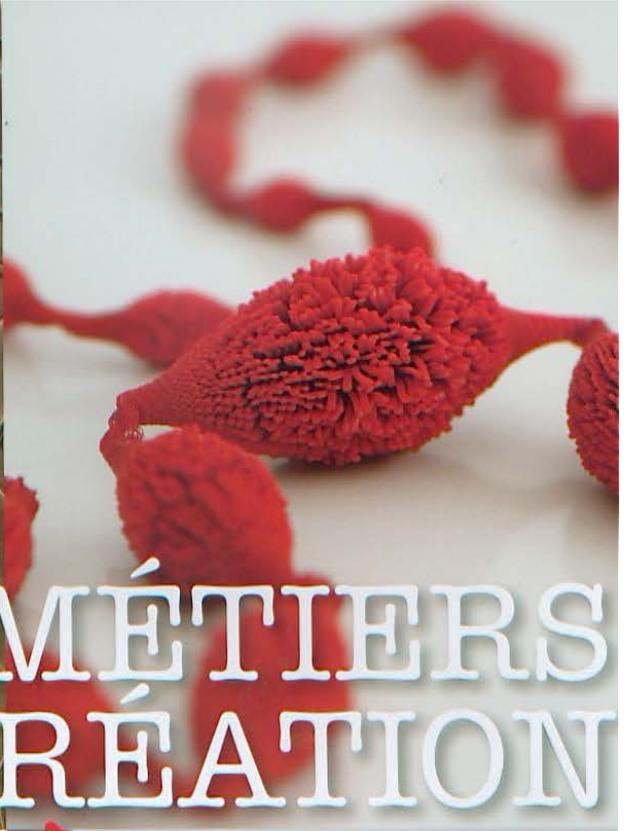
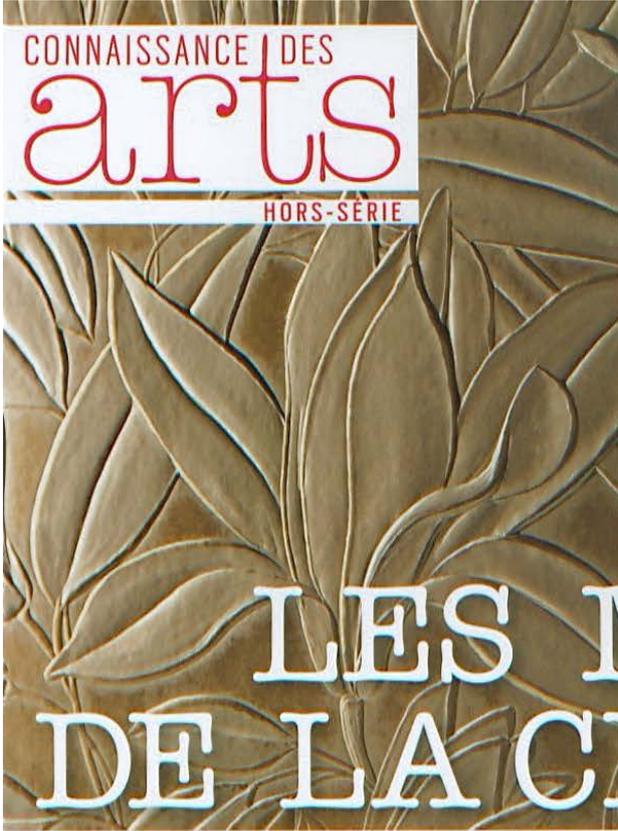


Ci dessus :
A l'AMA, les apprenties de Maurice Arnoult continuent de perpétuer sa mémoire.

De gauche à droite :
Mms Mesrobian, Boudoux et Aslanian, bottiers à la retraite, ont repris le flambeau de Maurice Arnoult et transmettent leur savoir aux jeunes générations. © Alessandro Silvestri.

CONNAISSANCE DES
arts
HORS-SÉRIE

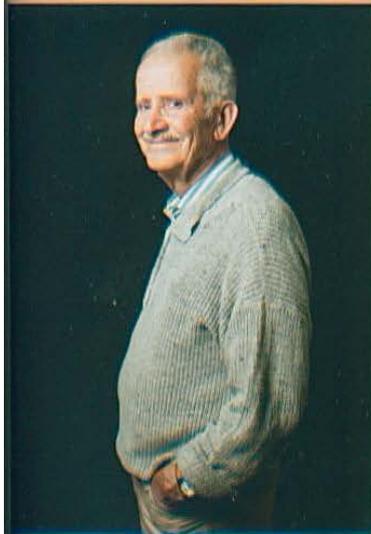
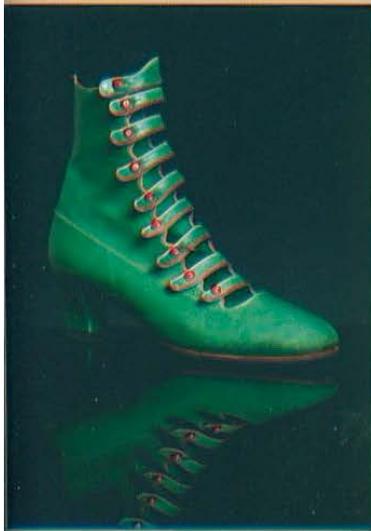
LES MÉTIERS
DE LA CRÉATION
À PARIS



L'atelier de Maurice Arnoult : l'artisanat de la chaussure se perpétue

Aujourd'hui installé rue des Gardes, l'atelier de Maurice Arnoult fut l'un des hauts lieux de la fabrication de chaussures sur-mesure à Belleville, ancien quartier d'artisanat parisien. Né en 1908, Maurice Arnoult débute son apprentissage de bottier à quatorze ans, avant de s'installer à son compte en 1937. Mobilisé pendant la Deuxième Guerre mondiale, fait prisonnier, puis libéré, il cache alors des familles juives. À la Libération, il acquiert peu à peu une réputation qui le conduit à chausser le Tout-Paris de l'élégance féminine. À partir de 1990, il décide de transmettre bénévolement son savoir-faire à des élèves venus de tous horizons, jusqu'à sa mort en 2010. C'est alors le maître-bottier Michel Boudoux (avec le soutien de l'association « L'Atelier Maurice Arnoult » fondée cinq ans plus tôt dans le but de garder vivante la mémoire de ce dernier) qui reprend les rennes de la formation afin d'enseigner les fondamentaux de la fabrication artisanale de chaussures pour femme dans l'atelier de la rue des Gardes, mais aussi lors de cours du soir au lycée Turquetil dans le XIII^e arrondissement.

8, rue des Gardes, 75018 Paris (www.maurice-arnoult.fr)



Modèles de bottines réalisés par les élèves de l'Atelier Maurice Arnoult (©ALESSANDRO SILVESTRI). Au centre : Michel Boudoux (©ALESSANDRO SILVESTRI). À gauche : Leon Mesrobian (©ALESSANDRO SILVESTRI). À droite : Jacques Aslanian (©ALESSANDRO SILVESTRI).

Atelier Maurice Arnoult
Atelier Chaussures Patricia Cruz

19 juin au 1er juillet 2012

la chaussure

de la main de l'artisan à l'industrie

Ne pas jeter sur la voie public

VIADUC DES ARTS
VOUTES EXPOSITION
57 avenue daumesnil
75012 Paris

Du lundi au samedi 10h30 - 19h00
dimanche 11h00 - 18h00

Expo : la chaussure de la main de l'artisan à l'industrie



A Paris, deux ateliers proposent du 19 juin au 1er juillet des visites guidées et des démonstrations pour répondre à une question simple : comment fabrique t-on une paire de chaussures ? L'ensemble est ouvert au grand public.

Pour sensibiliser le grand public aux différents métiers de la chaussure et au dynamisme de la création, l'Atelier Maurice Arnoult (AMA) et l'Atelier Chaussures Patricia Cruz proposent une réflexion sur les passerelles existantes entre la botterie traditionnelle et l'industrie de la chaussure.

Des étapes et des gestes peu connus, découvrez le patronnage, le montage, le cousu main... Les techniques et savoir-faire sont au rendez-vous à travers des visites guidées et un programme de démonstrations qui se déroulent à partir du 19 juin et jusqu'au 1er juillet au Viaduc des Arts. [Programme ici.](#)

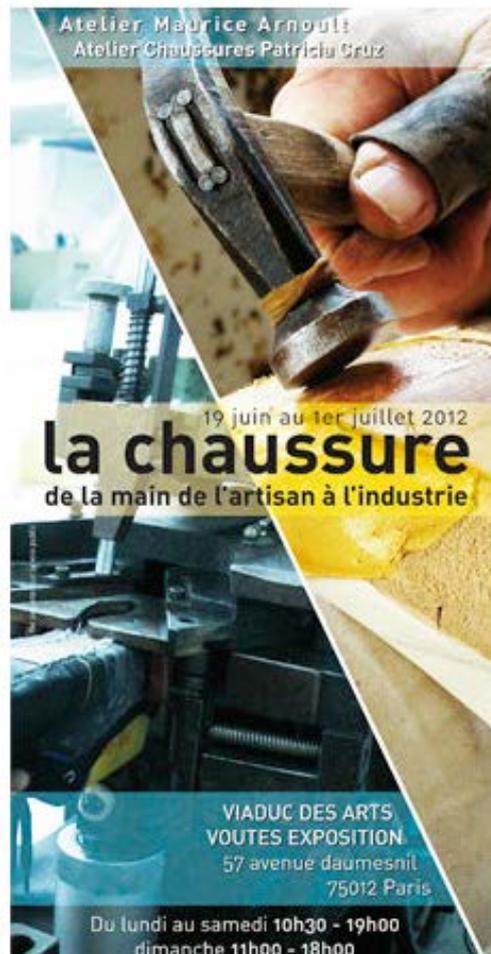
A découvrir aussi une exposition de modèles faits main par des bottiers et des élèves, anciens et nouveaux, de l'Atelier Maurice Arnoult, des prototypes des élèves d'Esmod Paris réalisés par l'Atelier Chaussure Patricia Cruz, «la chaussure 129» conçue en partenariat avec Unqui Designers...

Céline Vautard

Viaduc des Arts
57 avenue Daumesnil
75012 Paris



Le savoir-faire de la chaussure artisanale et industrielle s'expose



La voûte d'exposition du Viaduc des Arts (Paris XIIe) dévoilera le 19 juin au soir une exposition dédiée à la Chaussure "de la main de l'artisan à l'industrie". Développé avec l'Atelier Maurice Arnoult et l'Atelier Chaussure Patricia Cruz, cette manifestation mettra en avant le savoir-faire des fabricants.

L'exposition sera également le cadre de tables rondes réunissant les nouveaux acteurs du secteur de la chaussure. Des visites guidées permettront d'expliquer les différentes étapes et enjeux de la fabrication au travers d'une mise en scène didactique, reproduisant l'atmosphère des ateliers ou des usines spécialisés. L'exposition est en entrée libre.

CHAUSSER magazine

La Chaussure, de la main de l'artisan à l'industrie

À découvrir du 19 juin au 1^{er} juillet, l'exposition sur le thème "La Chaussure, de la main de l'artisan à l'industrie" au Viaduc des Arts à Paris. Pour sensibiliser le grand public au métier de la chaussure et l'inciter à la création, l'Atelier Maurice Arnoult (AMA) et l'Atelier Chaussures Patricia Cruz proposent ensemble une réflexion sur la coexistence de la botterie et de l'industrie de la chaussure. Grâce à une mise en scène simple et didactique, le public plonge dans les ambiances d'atelier et d'usine, appréhende la fabrication de paires uniques ou de petites séries, les formes, outils, machines et composants. L'exposition le conduit à la découverte d'un savoir-faire d'exception, de l'industrie et de ses nouvelles technologies, autour de cette question et de ses enjeux : Comment fabrique-t-on une chaussure ? Les nouveaux acteurs de la chaussure pourront également faire un point précis avec des accompagnateurs sur les différences de savoir-faire et les techniques utilisées dans chacun des deux domaines. Depuis sa création en 2006, l'Atelier Maurice Arnoult continue le travail de transmission de son membre fondateur, le maître bottier Maurice Arnoult. Il est aujourd'hui en France le seul espace de formation spécialisé en botterie pour femme, et ouvert aux adultes. Quant à l'Atelier Chaussures Patricia Cruz, il est



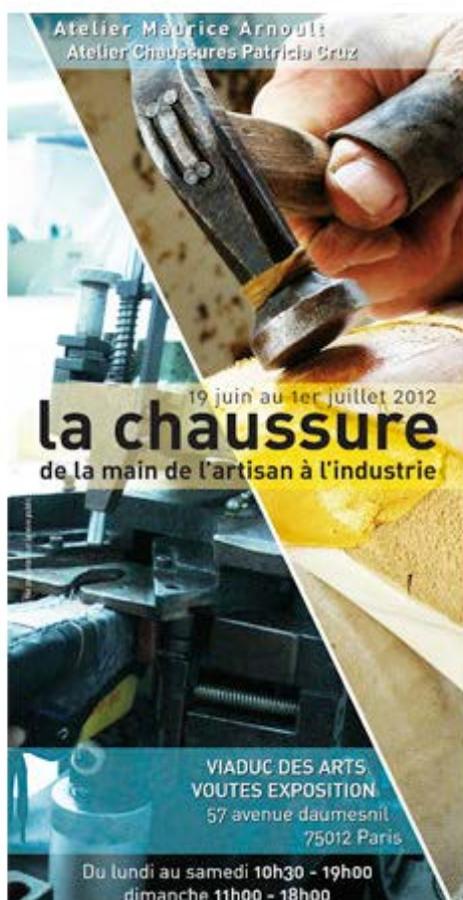
l'un des rares ateliers destiné à la chaussure fabriquée industriellement, spécialisé dans l'accompagnement des créateurs. Patricia Cruz, sa responsable, y réalise également de petites séries pour les défilés de mode, les shootings, les showrooms ou les écoles de mode, de façon semi industrielle ou botterie.

Viaduc des Arts, 57, avenue Daumesnil, 75012 Paris. <http://mauricearnoult.blogspot.fr/> et www.atelierchaussures.fr

LE SAVOIR-FAIRE DE LA CHAUSSURE S'EXPOSE AU VIADUC DES ARTS

CULTURE FOR FUTURE EVÉNEMENTS MODE // ACCESSOIRES

La voûte d'exposition du Viaduc des Arts (Paris XIIe) dévoilera le 19 juin au soir une exposition dédiée à la Chaussure "de la main de l'artisan à l'industrie". Développé avec l'Atelier Maurice Arnoult et l'Atelier Chaussure Patricia Cruz, cette manifestation mettra en avant le savoir-faire des fabricants.



L'exposition sera également le cadre de tables rondes réunissant les nouveaux acteurs du secteur de la chaussure.

Des visites guidées permettront d'expliquer les différentes étapes et enjeux de la fabrication au travers d'une mise en scène didactique, reproduisant l'atmosphère des ateliers ou des usines spécialisés. L'exposition est en entrée libre.

La Chaussure, de la main de l'artisan à l'industrie

21/05/2012

Pour sensibiliser le grand public au métier de la chaussure et l'inciter à la création, l'**Association Atelier de Maurice Arnould** et l'**Atelier Chaussures Patricia Cruz** proposeront ensemble une réflexion sur la coexistence de la botterie et de l'industrie de la chaussure, à travers l'exposition "La Chaussure, de la main de l'artisan à l'industrie" qui se déroulera du **19 juin au 1er juillet, au Viaduc des Arts à Paris**. Grâce à une mise en scène simple et didactique, le public plongera dans les ambiances d'atelier et d'usine, appréhendera la fabrication de paires uniques ou de petites séries, les formes, outils, machines et composants.

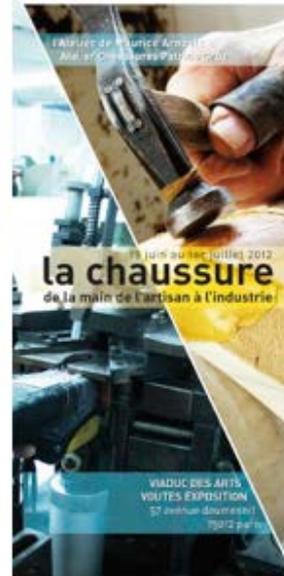
L'exposition le conduira à la découverte d'un savoir-faire d'exception, de l'industrie et de ses nouvelles technologies, autour de cette question et de ses enjeux : comment fabrique-t-on une chaussure ?

...

Viaduc des Arts

57, avenue Daumesnil - 75012 Paris
<http://mauricearnould.blogspot.fr/>

www.atelierchaussures.fr



Journal web du XXeme

le75020.fr

Écrit par Damien Miagoux le Lundi 18 juin 2012 | En bref - Culture



J'aime 0

Tweeter 1

Pinit

Share

L'atelier Maurice Arnould expose ses bottes au Viaduc des Arts

Du 19 juin au 1er juillet 2012, le **Viaduc des Arts** (avenue Daumesnil dans le 12e) accueillera l'exposition La chaussure, de la main de l'artisan à l'industrie.

Organisée par l'**atelier Maurice Arnould (basé à Belleville)** et l'**atelier Chaussures Patricia Cruz**, l'exposition répondra à différentes questions. Comment fabrique-t-on une paire de chaussures ? Quelles sont les passerelles entre la botterie traditionnelle et l'industrie de la chaussure ? Autant de thème abordés par l'événement. **Le vernissage aura lieu le mardi 19 juin à partir de 18h.**

Exposition La chaussure, de la main de l'artisan à l'industrie.
Du 19 juin au 1er juillet 2012. Du lundi au samedi de 10h30 à 19h. Le dimanche de 11h à 18h.

Au Viaduc des Arts – 57, avenue Daumesnil 75020 Paris.

lecool
21 Juin 2012

lejeudi



où

Viaduc des Arts, 57 avenue
Daumesnil 75012

[plan](#)

quand

TLJ de 10h30 à 19h dimanche de
11h à 18h

combien

Entrée libre

La chaussure d'hier à aujourd'hui !

que ce soit pour nous pour Cendrillon ou pour Carrie courant les rues de New York : les garçons ne sont pas la seule préoccupation et c'est bien la chaussure qui tient une place centrale dans nos histoires.

Tantôt oeuvre d'art et souvent martyr pour les pieds, elle ne nous laisse pas indifférents.

Les passionnés de ce métier : artisans, créateurs et industriels sont prêts à redonner un souffle nouveau à la filière. C'est ce que vous propose de découvrir conjointement l'Atelier Maurice Arnoult (AMA) et l'Atelier Chaussures Patricia Cruz alors filez là bas de ce pas ! Liw

les Perchées

Le blog chaussures de **Sarenza**

Le but de cette manifestation ? Nous faire **découvrir le savoir-faire des fabricants** à l'aide d'une **visite guidée** mettant en scène l'**atmosphère des ateliers traditionnels** et autres **usines high-tech** de nos **chaussures adorées**.



© 2012 FashionMag.com

Envie de shoe-bavardages ? Vous pourrez également participer aux **tables rondes** réunissant les **nouveaux acteurs du secteur du soulier**.

Développée avec l'**Atelier Maurice Arnoult** et l'**Atelier Chaussure Patricia Cruz**, elle se déroule au coeur des **Voûtes Exposition du Viaduc des Arts**, la fameuse allée de voûtes de briques aimée des promeneurs du 12ème arrondissement (et pleine de chouettes terrasses où se rafraîchir d'une limonade après sa visite).

Où et quand ?

Entrée libre – jusqu'au 1er juillet 2012

Viaduc des Arts, Voûtes Exposition

57 avenue Daumensil – 75012 Paris

GLAMOUR®

L'expo de la semaine : La chaussure, de la main de l'artisan à l'industrie

Une vraie shoe addict n'est pas simplement une fille qui possède plus de 20 paires de chaussures dans son placard. C'est aussi une fille qui sait comment on conçoit une chaussure, quel est le nom des différentes pièces qui la composent et comment se déroule la fabrication. Si vous vous considérez comme une fan de chaussures mais que vous ne savez pas répondre à ces questions, nous avons une solution : une exposition se tient à Paris du 19 juin au 1er

juillet, dans deux ateliers de fabrications de chaussures du Viaduc des Arts, l'Atelier Maurice Arnoult (AMA) et l'Atelier Chaussures Patricia Cruz, qui proposeront non seulement des visites guidées pour découvrir tous les aspects de fabrication de la chaussure artisanale comme industrielle mais aussi des démonstrations, histoire de joindre la pratique à la théorie. Une occasion de rencontrer des artisans passionnés et d'en savoir plus sur cette accessoire sans lequel on ne peut pas faire un pas (sauf dans nos plus horribles cauchemars).

Chaussure- de-luxe.com

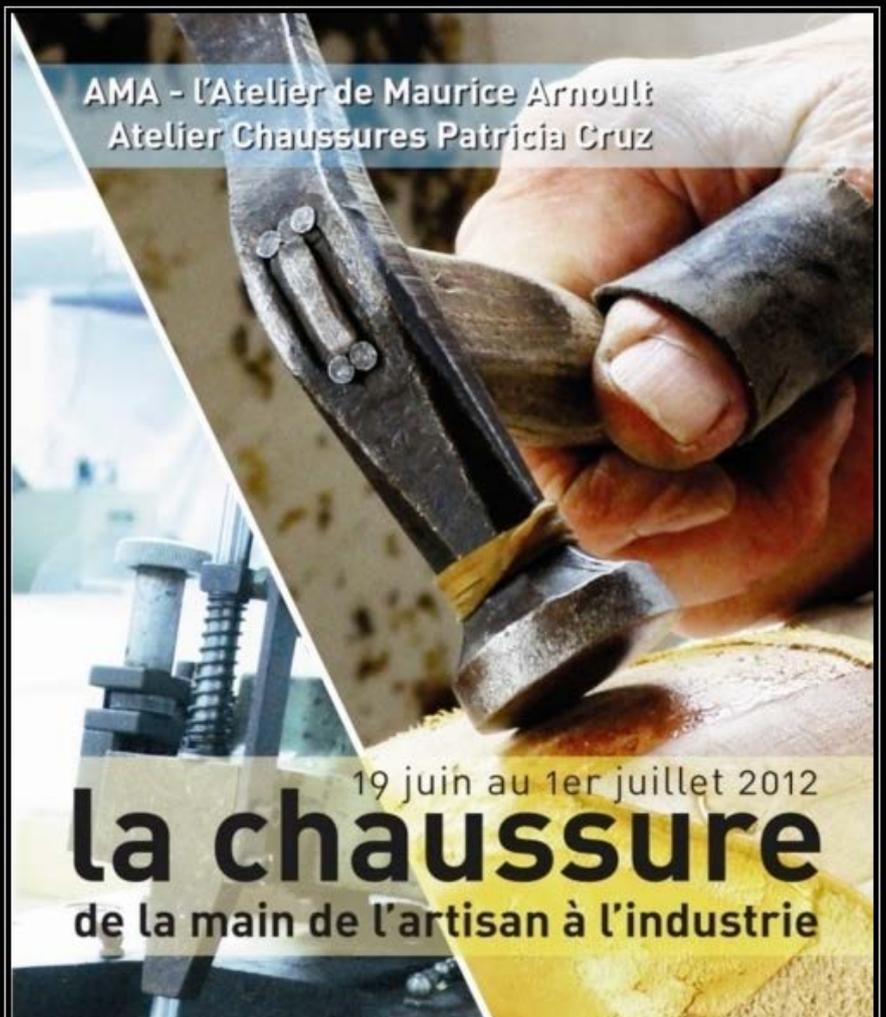
La chaussure de la main de l'artisan à l'industrie : expo au Viaduc des Arts

Pour sensibiliser le grand public au métier de la chaussure, l'association AMA -l'Atelier de Maurice Arnoult- et l'Atelier Chaussures Patricia Cruz proposent au Viaduc des Arts dans le 12ème à Paris, une réflexion sur la coexistence de la botterie et de l'industrie de la chaussure à travers une exposition unique. Du 19 juin au 1er juillet 2012.

Grâce à une mise en scène didactique, le public plonge dans les ambiances d'atelier et d'usine, puis appréhende la fabrication de paires uniques, ou en petites séries, et enfin, se familiarise avec les formes, les machines et composants.

Cette exposition le conduit à la découverte d'un savoir-faire d'exception, artisanal et industriel (et relativement méconnu du grand public), autour de cette mystérieuse question et de ses enjeux : « comment fabrique-t-on une chaussure ? ».

Les nouveaux acteurs de la chaussure proposeront également une table ronde et des visites guidées de l'exposition. Entrée libre.



MISS GLITZY

Jun 14, 2012

La Chaussure, de la main de l'artisan à l'industrie

Ça y est, je prends un petit peu le temps de vous parler de cette exposition qui ouvre ses portes mardi 19 juin jusqu'au 1er juillet. Co-organisée par l'[Atelier Chaussures Patricia Cruz](#) et l'[Atelier Maurice Arnoult](#), elle est conçue comme un dialogue autour de la fabrication artisanale et industrielle de chaussures. Et tente de répondre à cette question toute simple :

Comment fabrique-t-on une paire de chaussures ?

Je ne vais pas vous refaire l'historique de mes liens avec l'Atelier Maurice Arnoult, mais travailler sur cette expo me rappelle [celle que nous avons organisée](#) pour le centenaire de Maurice Arnoult, qui depuis nous a quitté. Mais son souvenir est toujours vivant et on continue à l'honorer en promouvant la botterie traditionnelle et la transmission des savoir-faire.



Cette nouvelle exposition se propose d'aborder le métier par la pratique à travers des démonstrations de différentes techniques et savoir-faire. Et bien sûr la présentation de modèles faits main et de prototypes.

Tous au long des 15 jours, vous aurez la possibilité de voir travailler des bottiers et les élèves de l'Atelier Maurice Arnoult, de vous familiariser avec la fabrication industrielle, et surtout de rencontrer de vrais passionnés par ce métier.

C'est noté dans vos agendas ?

[La Chaussure, de la main de l'artisan à l'industrie](#)
du 19 juin au 1er juillet 2012

Viaduc des Arts - Voutes Exposition
57 avenue Daumesnil - 75012 Paris

lundi au samedi - 10h30 / 19h00
dimanche - 11h00 / 18h00



juin
29

La chaussure, de la main de l'artisan à l'industrie

La chaussure, de la main de l'artisan à l'industrie

Posted by Minda on 29 juin 2012 at 10 h 08 min

Evènements, Shoeaholic

Add comments



Infatigables, elles nous accompagnent du matin au soir. Les chaussures définissent l'allure, dessinent la silhouette. Elles nous habillent.

Elles sont à la fois œuvres d'art et objets du quotidien.

L'art de la chaussure n'est pas accessoire comme l'on se prête à en qualifier le soulier, il est complexe, il ne suffit pas juste d'assembler des bouts de cuir entre eux.

Créativité et savoir-faire accompagnent la création de la chaussure depuis le dessin et le patronage à la conception. L'industrialisation a profondément changé l'univers de la chaussure, mais encore aujourd'hui et paradoxalement avec un engouement croissant alors que l'industrie française périclité depuis les délocalisations de la production, la chaussure cousue main et sur-mesure connaît un nouveau souffle.

Grâce aux passionnés, aussi bien en amont de la production (artisans, créateurs et industriels) que nous acheteurs et amateur de belles chaussures. Shoe addict, shoeaholic, obsédés du confort ou de la beauté on s'y reconnaît tous et toutes !

L'atelier **Maurice Arnoult** en collaboration avec l'atelier chaussures **Patricia Cruz** proposent une réflexion sur les passerelles à l'œuvre entre la botterie traditionnelle et l'industrie de la chaussure.

Mais au fait « comment fabrique-t-on des chaussures ? »

LA CHAUSSURE, DE LA MAIN DE L'ARTISAN A L'INDUSTRIE
DU 19 JUIN AU 1ER JUILLET
VIADUC DES ARTS – VOUTES EXPOSITION
57 avenue Daumesnil – 75012 Paris
Lundi au samedi – 10h30 / 19h00 Dimanche – 11h00 / 18h00

RÉSIDENT 1

ATELIER MAURICE ARNOULT _ CHAUSSURES MYRNA

Publié par *djffleur* le juillet 9, 2012 · [Poster un commentaire](#)



MODÈLE UNIQUE EN VENTE À LA BOUTIQUE RÉSIDENCE !!!



L'association « l'Atelier de Maurice Arnould » (l'AMA) a été créée en mars 2005 à Belleville dans le 20ème arrondissement de Paris. Elle s'est donné pour objectif de garder vivante la mémoire de Maurice Arnould, maître bottier à Belleville, qui a exercé ce métier de l'âge de 14 ans jusqu'à sa mort survenue à 102 ans en 2010, et de souligner que le quartier de Belleville fût le centre de la chaussure réalisée entièrement à la main pendant plus d'un siècle.

Dès la retraite venue, l'artisan Maurice Arnould a transmis bénévolement son savoir-faire et son art pendant vingt ans dans son atelier du 83, rue de Belleville, auprès d'un « collègue » d'apprenti(e)s de toutes nationalités, venant d'horizons professionnels divers, soucieux de découvrir le métier et pour quelques-uns de s'y lancer...



ATELIER MAURICE ARNOULT

Posted by Géraldine on oct 10, 2011 in Shoes | 0 comments



f J'aime

0

Tweeter

0

in Share

Lors de mon petit détour au salon **MESS AROUND** (chaussures, sacs, cuirs), j'ai découvert **l'atelier Maurice ARNOULT**. Je suis resté en admiration devant cette jeune femme qui affûtait ses outils pour la création de chaussures. Cette fille crée des **chaussures**! Elle devrait être ma meilleure amie (à rajouter sur ma wish list, juste avant « un meilleur ami pâtissier »)

L'association Atelier Maurice ARNOULT transmet l'art du métier de bottier et nous présente à travers cette exposition le processus de la création à la conception.

Voici quelques réalisations d'élèves





Michel Boudoux et ses élèves.

Les bottiers ne partent jamais à la retraite...

À 82 ans, rue des Gardes, Michel Boudoux enseigne toujours son art, la confection artisanale sur mesure de chaussures femme.

des décennies à des apprentis de toutes nationalités, d'horizons professionnels divers, de toutes générations.

À la mort de Maurice, l'atelier de Belleville ferma et il fallut chercher un autre lieu d'implantation. Grâce à la ténacité de quelques jeunes apprentis décidées à perpétuer la mémoire des anciens bottiers, l'atelier fut transféré au 8 rue des Gardes en septembre 2010. Michel Boudoux a pris la relève de cet enseignement.

Cet ancien maître bottier, confrère de Maurice Arnoult, élégant jeune homme de 82 ans, le sourire perpétuellement aux lèvres, manie avec dextérité le cuir et est intarissable sur son art, passant de la conception de la chaussure aux défilés de mode chez Balmain, Givenchy, Paco Rabane et son amie Coco Chanel...on ne peut qu'écouter.

Savoir-faire sur mesure

Soixante ans de bons et loyaux services dans la fabrication et l'essayage laissent des traces indélébiles, son artisanat de luxe est devenu sa seconde famille.

Il garde encore amoureuxment quelques exemplaires de chaussures de femmes signés "Michel, fait main, 12 avenue Montaigne". Car c'est avenue Montaigne qu'il eut son dernier atelier, qui employait quatorze ouvriers très spécialisés.

«Je suis devenu bottier par un

curieux hasard. En 1943, je préparais un CAP dans une école professionnelle de Courbevoie. Elle a été bombardée. Du coup, j'entrai à Paris à l'École des métiers de la chaussure. À 22 ans, j'intégrai l'industrie du luxe et me voilà chaussant couturiers, mannequins, stars et grands de notre monde... J'ai tellement aimé mon métier, la chaussure faite dans les règles de l'art, que j'essaie de le transmettre encore, et en particulier ici dans cet atelier très convivial, plein de chaleur et de motivation transmises par les élèves apprenties de l'association», dit Michel.

La formation dispensée rue des Gardes vise l'acquisition des fondamentaux en matière de fabrication de la chaussure femme sur mesure. Les élèves ont ainsi le privilège de recueillir les secrets des gestes indispensables, tout en préservant une certaine autonomie dans leur travail. Isabel, Aurélie et leurs copines acquièrent un perfectionnement qui pourrait conduire à un professionnalisme, pour assurer la relève. Ce métier exigeant fait partie de la création artistique.

L'atelier fonctionne tous les vendredis de 14 h 30 à 17 h 30. Une douzaine d'élèves viennent affûter le tranchet, couper, parer (amincir à zéro une peausserie), rafraîchir les cuirs sur des formes aussi diverses que possible, sous l'œil averti de Michel.

Pérenniser l'atelier

Mais il va falloir garantir les conditions matérielles d'existence de l'AMA afin que le travail qui s'y mène soit reconnu et devienne une référence en matière de transmission et de création. Aussi faudra-t-il attirer de nouveaux bottiers qui continuent le bénévolat, aussi faudra-t-il trouver le matériel nécessaire (entre autres, une piqueuse-canon qui fait défaut aujourd'hui), aussi faudra-t-il trouver une

forme de mécénat pour garantir la pérennité de l'atelier, trouver une forme de commercialisation de commandes pour des particuliers... Pour le cuir, un tanneur du sud-ouest de la France approvisionne déjà l'atelier.

Un hommage a été rendu à «Maurice, le bottier de Belleville» lors d'une exposition qui s'est tenue du 8 au 18 juin à la mairie du 19e.

Michel Cyprien

□ AMA 8, rue des Gardes.
Renseignements : Isabel André,
06 77 80 42 58.

PARIS, RUE DU PRESOIR

Vingtième Arrondissement

15 février 2011

HOMMAGE A MAURICE ARNOULT



Maurice Arnoult

Dans ses nombreuses célébrations de Belleville, Clément Lépidis revient sur la figure de Maurice Arnoult, Maître bottier. Nous avons choisi un fragment de *Belleville, mon village* qui sent le cuir et fait entendre le métier. Pour en savoir plus sur Maurice Arnoult, il vous suffira de cliquer sur le lien plus bas.

"Traces visibles de ce Belleville d'autrefois que la foudre du temps a marqué sur l'émail bleu d'une plaque de rue : Tourtille ! Denoyez ! Rébéval ! Ermitage ! Moulin-Joly ! Rue des Cascades et rue de la Mare, rue des Rigoles et rue de la Fontaine-au-Roi. L'impasse du Puits ! Que d'eau parmi ces anciennes terres à vignobles ! Miracle : l'inscription délavée mais encore visible : "A la Renommée de la Bonne friture de Seine" au 85 de la rue de Belleville. Là où Maurice Arnoult, Maître Lournat pour les intimes, le plus ancien bottier du quartier, frappe encore le cuir à l'ancienne manière dans son échoppe-atelier, façonnant avec amour les beaux souliers de Paris".

A PROPOS DE MAURICE ARNOULT

Pierre-Emmanuel Weck

ZONE PHOTOGRAPHIQUE TEMPORAIRE

Maurice Arnoult

on 9-12-2010 · [LEAVE A COMMENT](#) · in [PORTRAITS](#)



Je devais faire un portrait de Maurice Arnoult pour le plus ancien journal associatif de Paris « Quartiers Libres ». C'était au début des années 90.

Je me pointait donc directement à l'atelier de Maurice. C'était un peu comme s'il m'attendait, comme si on se connaissait déjà. Je m'installe en face de lui. On se met à discuter de tout et de rien. Il répond poliment à mes questions sur sa vie, son métier, Belleville...



Il y avait une jeune fille dans son atelier qui nous écoutait et prenait timidement part à la conversation de temps en temps.

Maurice aimait la précision de la langue, quand il doutait d'une formule ou d'un mot,

il me demandait mon avis puis confrontait dans un vieux dictionnaire, nos définitions respectives.



Je suis plusieurs fois revenu le voir et puis j'ai quitté Belleville. Souvent j'ai voulu le revoir, lui, et tellement d'autres.

Quand je travaillais la nuit à Paris, je passais tous les soirs devant le Mur des Justes où figure son nom. Ça ne m'a pas étonné de sa part.



En mettant ces photos en ligne, j'ai parcouru le net pour apprendre qu'il était mort en avril 2010 à 102 ans.

Il existe un [blog](#) et un [site](#) à son nom. Sur le site de Yad Vashem France on trouve son [dossier](#) avec une [vidéo](#) où il raconte un bout de son histoire (que l'on peut lire dans son [livre](#)) ainsi que l'[annonce](#) de sa mort. [Paris Match](#) lui a fait un portrait.



MICHEL
TERESTCHENKO
PHILOSOPHIE

On se forme l'esprit et le sentiment par les conversations, Pascal

JEUDI 8 AVRIL 2010

Maurice Arnoult, la mort d'un Juste

Que l'historien Michel Fabreguet soit remercié de m'avoir fait parvenir l'entretien qu'il eut en 2006 avec Maurice Arnoult, cet homme ordinaire admirable qui avait reçu la médaille des Justes décernée par l'Etat d'Israël, et dont le décès vient d'être annoncé :



"Au fond d'une petite cour d'immeuble, au 83, rue de Belleville, se trouve l'atelier de l'ancien bottier Maurice Arnoult. Figure bellevilloise typique et reconnue (1), témoin de l'évolution de son métier et de son quartier depuis près d'un siècle (il est né en 1908, en province, et il s'est établi à son compte en 1937 dans le petit atelier qu'il occupe encore aujourd'hui), Maurice Arnoult a obtenu la médaille des Justes parmi les Nations. Son histoire est en fait emblématique de l'action modeste mais inestimable de ces héros de l'ombre de la résistance civile, qui contribuèrent en particulier au sauvetage des enfants cachés.

Le 18 octobre 1995, l'ambassadeur de l'Etat d'Israël lui a dédié dans son atelier le diplôme de Yad Vashem : « En hommage très amical et infiniment reconnaissant pour votre grande œuvre de sauvetage de vos frères juifs de France ». L'obtention de cette

distinction s'est faite automatiquement, sans que l'intéressé ne l'ait sollicitée, grâce au témoignage d'un enfant caché, Joël.

Mobilisé en 1939 sur le front de la Sarre, entraîné dans la débâcle de 1940 et conduit en captivité en Allemagne, Maurice Arnoult est libéré en 1941 et rentre à Paris « sans jouer les héros ».

Comment Alice est devenue « Mme Arnoult »

Il retrouve alors son atelier de cordonnerie dont il avait confié la gestion, avant de partir aux armées, à l'une de ses employées nommée Alice, en qualité de fondée de pouvoir dûment enregistrée devant la chambre des métiers.

« Je l'avais embauchée comme on achète une machine. Elle ne m'avait pas dit qu'elle était juive. C'était une femme intelligente qui n'était pas du métier. Elle était aimée des fournisseurs, des clients et des ouvriers. Son père était un Russe qui était devenu couturier. Elle, elle avait une place où elle avait été virée et moi je l'avais embauchée ». Marié avant-guerre à une femme tuberculeuse, Maurice Arnoult était devenu veuf durant sa captivité. « Quand je suis revenu, (Alice) était là. Je l'ai regardée avec d'autres yeux et j'ai dit : Pas mal ! Il s'est passé ce qu'elle pensait aussi un peu ! Il est arrivé ce qui devait arriver.

Elle a passé pour Madame Arnoult. Et cela l'a protégée ». De fait Alice, la petite juive, est officiellement déclarée au commissariat comme Madame Arnoult, ce qui la préserve des contrôles d'identité tatillons de la police française. Maurice Arnoult donne également sa carte d'identité au frère d'Alice, qui avait dû quitter son métier de joaillier et qui sera finalement arrêté sur dénonciation.

J'ai quelque chose à te demander :

est-ce que tu pourrais pas garder des enfants ici ?

Dès avant les grandes rafles de l'été 1942, le sort des étrangers et des juifs était devenu tout à fait précaire dans le Paris de l'Occupation. En pleine nuit, vers minuit, rue Crozatier, Maurice Arnoult assiste à des arrestations : « Des gens en bras de chemises, un bébé est arraché à une femme... J'avais déjà dans l'idée ce que m'avaient dit les juifs allemands (de Belleville dans les années 1930) ».

Mais le bottier fournissait aussi la femme d'un commissaire de police : celui-ci l'avertit des rafles de juifs en préparation, dont il ne connaissait pas la date exacte au demeurant. Au début du mois de juillet 1942, une rafle de grande ampleur était manifestement imminente. Maurice Arnoult prend alors les choses en main et déclare à Alice : « Il faut que dans les

jours qui vont suivre tu trouves quelque chose. Dès ce soir, amène-moi qui t'as. J'ai dit à Suzanne (la sœur d'Alice) qu'elle me donne « Riri », « Riri » qui avait six ans, toi apporte-moi Joël ».

Les deux enfants juifs sont conduits en compagnie d'Annette, la fille qu'il avait eue de son premier mariage, dans son petit pavillon en bois de Savigny-sur-Orge. « Riri » est confié à la grand-mère de Maurice et Joël est remis au propre père de Maurice, qui disposait d'une autre baraque en bois sur le même terrain.

Le souvenir de la conversation entre Maurice et son père, qui avait abandonné ses propres enfants au début de la Grande Guerre, reste encore chargé d'une intense émotion :

_ Maurice : « J'ai quelque chose à te demander : est-ce que tu pourrais pas garder des enfants ici ? »

Le père : « Écoute Maurice, j'ai jamais rien fait pour toi. Aujourd'hui demande moi ce que tu veux, je le ferai. »

(Commentaire de Maurice : « Alors là, mon père s'est racheté ! »)

Maurice : « Je vais t'amener un ou plusieurs gosses et tu les garderas ».

Pour moi, c'était un devoir. Quand j'ai vu comment on arrêtait les gens...

Mais le dévouement de Maurice Arnoult ne se limite pas à la protection des seuls enfants. Maurice dispose également d'un local situé au premier étage d'un immeuble industriel, au 90 rue Rébeval, dans lequel il héberge clandestinement dans la journée deux oncles d'Alice, qui ne sortaient que la nuit pour rejoindre leurs femmes, déguisés en dessinateurs industriels.

Quelles raisons ont poussé Maurice Arnoult à agir ainsi ? L'intéressé répond : « Pour moi, c'était un devoir. Quant j'ai vu qu'on arrêtait des gens comme ça, ce n'est pas une méthode. Mais je dois dire que je ne pensais pas qu'ils allaient disparaître et être tués quand je les ai vu être ramassés par la police. Si on me l'avait dit, je ne l'aurais pas cru ». Mais les actions de sauvetage au quotidien n'allaient pas sans présenter des risques. Il fallait aussi, en période de pénurie alimentaire, assurer le ravitaillement des personnes qui vivaient dans la clandestinité.

« Cacher des gens nécessite de faire attention. Il faut occulter tout ça et se méfier des gens à l'affût, surtout des voisins. J'avais mon boulot. Ça m'a servi. Alice avait une clientèle de jeunes gens de 25 à 30 ans qui faisaient du marché noir admis par les Allemands. Ils achetaient des chaussures. Ils faisaient leurs affaires.

L'important, c'était d'éviter de parler des juifs. Je passai pour un doux abruti...

J'ai dit qu'il faut qu'ils tirent parti de ça, des paysans qui vous achètent des chaussures. Achetez n'importe quoi, je vous le paierai au besoin : pommes de terre, haricots, fromages, tout ce qui se mange. Tous ces jeunes gens m'ont permis de nourrir 6 personnes du côté de la famille d'Alice, deux oncles et deux tantes. Il fallait nourrir également Joël et « Riri » J'ai pu les nourrir comme ça facilement. Je ne me suis pas enrichi, mais je n'ai pas perdu d'argent ».

Finalement, les contraintes de prudence et de sécurité que faisaient peser l'organisation de la résistance civile et du sauvetage des victimes des persécutions constituaient une école d'humilité, fort éloignée des postures héroïques de la résistance active des maquis : « L'important, c'était d'éviter de parler des juifs. Je passai pour un doux abruti, pour un royal abruti même ici, qui vivait sa petite vie. Et surtout vous-même ne pas vous laisser aller et émettre une opinion quelconque sur la guerre ».

Propos recueillis par Michel Fabréguet, 2006

(1) Quartiers Libres a déjà consacré un article à l'évocation de « Maurice ou l'humble fierté de Belleville » dans son numéro 56-57, à l'automne 1993.

NB : Cet article a été légèrement modifié lors de sa mise en ligne, retrouvez la version originale intégrale dans le n°103 de « Quartiers libres », automne-hiver 2006, version papier ou PDF.



Maurice, l'artisan-bottier de Belleville a 100 ans ! | 22 Jun 2008



Photo ©Gianni Giuliani

Installé depuis 1937 dans son atelier du 83 de la rue de Belleville, Maurice Arnoult, est maintenant centenaire ! Malgré son grand âge, il continue à transmettre son savoir-faire d'artisan-bottier et des élèves viennent, encore aujourd'hui, d'horizons divers, à la rencontre de cet homme, oh combien attachant ...! Passionné par son métier et doué pour la transmission, Maurice est en effet - un professeur hors du commun. Celles et ceux qui ont eu le plaisir d'avoir suivi son enseignement ne sont pas près de l'oublier.

Aujourd'hui encore, il répond avec beaucoup de gentillesse à toutes les sollicitations de témoignages sur une époque révolue où son quartier était le centre parisien de la fabrication de la chaussure et du soulier.

Mémoire de Belleville, un quartier en mutation constante, il se souvient des vagues successives d'immigration qui ont chacune apportée leur touche à ce quartier : les grecs et les arméniens, les juifs d'Europe de l'Est, les pieds noirs, les maghrébins, les asiatiques et récemment, les ex-Yougoslaves. Il se rappelle d'un immigré grec qui, un jour, lui a dit : "on n'est plus chez nous, je n'ai pas entendu parler le français depuis le début de la rue de Belleville". Et Maurice d'ajouter: "ça, c'est de l'intégration"!

Dans l'immeuble où est situé son atelier, il est - comme il le dit lui-même - le seul "français de vieille souche"... et toujours prêt à rendre service à tous, quelques soient leurs origines géographiques, sociales, ou religieuses.

Je peux en témoigner, car lorsque j'avais rencontré Maurice dans son atelier, dans les années 90, notre conversation était sans cesse interrompue par des voisins, des relations, des gamins qui venaient le voir pour lui demander un service, un conseil ... voire ... un peu de monnaie "juste pour se dépanner".

En 1994, Maurice Arnoult a reçu le diplôme et la médaille de "Justes parmi les nations". Cet hommage est rendu aux personnes qui ont sauvé des juifs persécutés pendant la période de la shoah.

Bon anniversaire Maurice, on vous souhaite encore une longue vie, ... vous en faites un si bel usage.

>> *A lire : "Moi, Maurice, bottier à Belleville" de Michel Bloit aux Editions L'Harmattan.*

>> *"L'Atelier de Maurice Arnoult": l'association qui l'entoure ...*

>> *Dans l'atelier de Maurice Arnoult.*

Plumeacide

Vendredi 13 juin 2008

[- Ecrire un commentaire](#)

Le Juste de Belleville : Maurice Arnoult, bottier et écrivain public

Belleville fut, jusque dans les allées 70, un centre important de la fabrication de la chaussure de luxe parisienne.

Installé depuis 1937 dans son atelier de la rue de Belleville, c'est à cette même adresse que **Maurice Arnoult** continue, à **99 ans**, à transmettre son savoir-faire à des élèves de nationalités et d'horizons divers. Passionné par son métier et doué pour la transmission, Maurice est un professeur hors du commun.

Site [maurice.arnoult](#), bottier à Belleville



Arrivé à 14 ans à Belleville, Maurice est installé dans ce quartier depuis plus de 80 ans

C'est dans une **arrière-salle de café qu'il a appris à lire et à écrire** et que, grâce à des professeurs bénévoles, il a acquis un niveau de **licence en philosophie et de solides connaissances en médecine**.

C'est peut-être cela qui lui a donné l'amour de la transmission de ses connaissances et de son expérience. Aujourd'hui encore il répond avec beaucoup de gentillesse à toutes les sollicitations pour son témoignage sur une époque révolue et un quartier en mutation constante.

Seul français d'origine de l'immeuble où est situé son atelier il a été **écrivain public, intermédiaire bénévole entre la population immigrée et l'administration**, toujours prêt à rendre service à tous, quelques soient leurs origines (géographiques, sociales, religieuses).

Le 31 mai 1994, L'Institut Yad Vashem de Jérusalem a décerné à Maurice et à ses parents (Paul et Fernande Arnoult) le diplôme et la médaille de **"Justes parmi les nations"**. Cet hommage est rendu aux personnes qui ont sauvé des juifs persécutés pendant la période de la shoah en Europe.

Le témoignage de Maurice a été enregistré par la Fondation "Survivors of the Shoah" créée par Steven Spielberg pour servir la mémoire et l'histoire.

Maurice Arnoult, le juste de Belleville

L'émission de RFI - La marche du monde de Valérie Nivelon

Pendant la seconde guerre mondiale, les trois quarts des 330 000 juifs de France ont échappé à la déportation. Parmi eux, de nombreux enfants cachés. Guidés par l'historienne Katy Hazan, nous sommes allés à la rencontre de **Maurice Arnoult**, «Juste parmi les nations», et de **Joël Krolik**, «l'enfant caché» auquel il a sauvé la vie.

[Ecouter l'émission \(20 minutes\) de RFI](#)